

lorsque nous faisons brûler des os, nous obtenons une matière qui n'a pas changé de forme, mais qui est percée d'un nombre presque innombrable de petits trous; les parois (côtés) de ces petites cellules sont formées surtout de phosphates; c'est de ces mêmes os, de ces mêmes phosphates que nous tirons le *phosphore* si nécessaire à la fabrication de nos allumettes dites *soif-frées*.

Nous voyons donc bien que ces mots étranges ne doivent pas nous effrayer; ils devraient, au contraire, entrer dans la conversation ordinaire, car ils désignent des choses qui n'ont pas d'autres noms.

Maintenant, revenons à notre sujet. Les deux espèces de guanos que nous avons nommé plus haut agissent sur tous les pâturages et les prairies, mais surtout sur ceux qui croissent en terres fortes. Cependant, comme leur composition n'est pas parfaitement semblable, ils doivent différer sous quelques rapports. En effet, le guano du Pérou riche en azote convient particulièrement aux terres qui contiennent une dose suffisante de chaux, mais qui ne possèdent pas assez d'humus (*vielle graisse de la terre*); tandis que les guanos terreux, plus riches en phosphates, sont surtout propres à la fertilisation des terres non-calcaires et riches en humus, telles que les terres tourbeuses et celles qui sont nouvellement défrichées.

On assure même que les guanos terreux rendent fertiles d'anciens pâturages épuisés, surtout si ce sont des vaches qui y ont pâturé. Ces pâturages, quoique engraisés incessamment par les déjections que le bétail y dépose, se voit peu à peu dépourvu de phosphates: parce que les vaches absorbent ces matières et les font servir à la formation du lait. Si ce lait est vendu en nature, on n'effectue aucune restitution au sol, et ce dernier se trouve bientôt dépourvu de ces substances indispensables à la nutrition des plantes. Il y a alors une véritable exportation qui finirait par rendre le pâturage entièrement improductif si on n'y portait pas remède. Les guanos terreux sont les plus propres à atteindre ce but.

Les guanos s'emploient dans la proportion de 135 à 270 lbs. par arpent. Comme ces engrais sont en poudre, on les répand à la volée sur les plantes en végétation vers le milieu de mai; mais pour faciliter leur dispersion sur le sol, on a la précaution de les mélanger avec le double ou le triple de terre fine et sèche.

(A continuer.)

## REVUE DE LA SEMAINE

Nous n'avons guère d'événements importants à enregistrer depuis les derniers huit jours. Tous les journaux sont fort maigres en fait de nouvelles. Partout on ne s'occupe que d'examens. C'est l'époque de la cessation des travaux littéraires; on ne pense qu'aux vacances et l'on arrange tout de façon qu'elles soient très profitables sous tous les rapports. Il faut avouer que les vacances viennent fort à propos cette année, car les chaleurs sont continues et intolérables; leur persistance et leur intensité les ont fait passer à l'état de véritable calamité.

Il y a quelques mois, on parlait de lord Mayo comme devant être notre futur gouverneur-général. D'après certains bruits récents, que nous donnons pour ce qu'ils valent, il paraîtrait que l'honorable Francis Hincks pourrait bien être appelé à occuper ce poste important.

La convention démocratique de New-York a eu lieu le 4 juillet, comme nous l'avions annoncé. Le candidat, que la majorité a choisi pour la présidence, est M. Poidleton. Ce choix fait craindre que les radicaux ne l'emportent. On dit qu'il n'a pas été du tout question de M. Chase, que l'on regardait, dans les commencements du moins, comme devant être l'élu des démocrates.

On a beaucoup parlé du fénianisme en ces derniers temps et avec raison. Il n'y a qu'un moment, il a fait trembler l'Angleterre sur ses vieilles assises; depuis, il nous a menacés nous-mêmes; pendant quelques semaines nous avons craint de voir les bandes hideuses, qui font parti de cette association, exercer le brigandage au sein de nos paisibles campagnes. Il ne sera donc pas sans intérêt de rechercher aujourd'hui les causes du fénianisme et d'en esquisser l'histoire.

Malheureusement pour elle, l'Angleterre a méconnu, depuis qu'elle est protestante, les principes et les caractères de la véritable civilisation. Dieu, comme disent les Saintes Ecritures, a tout fait avec poids, nombre et mesure; il a assigné à chaque chose l'ordre et le rang qu'elle doit occuper. Les premiers intérêts d'un peuple, à ses yeux, sont les intérêts de la religion; les intérêts sociaux viennent ensuite et les intérêts matériels tiennent la dernière place. Que promouvoir et favoriser les intérêts matériels soient une chose bonne, excellente, personne ne le conteste; loin de là, on le proclame même nécessaire. Mais il faut toujours se rappeler qu'ils ne sont pas les intérêts suprêmes de la société, et qu'entre tous ils sont au plus bas degré de l'échelle. Lorsque l'équilibre, qui doit exister entre ces divers intérêts, se rompt; lorsqu'on met à la première ou à la seconde place celui qui ne devait occuper que la dernière, les sociétés souffrent et marchent à la décadence. On peut dire de la société ce que l'on dit de l'homme: il doit prendre soin de son corps, qui est la partie matérielle de son être, mais ce soin ne doit jamais porter préjudice aux intérêts de son intelligence, encore moins à ceux de son âme.

Ces grands intérêts de la religion, ces grands intérêts sociaux que, d'après l'ordre de Dieu, chaque peuple doit tout d'abord favoriser et auxquels il doit tout subordonner, l'Angleterre les a fait passer après les intérêts matériels ou même les a absolument négligés. Pour elle, le monde n'a été qu'un vaste marché qu'elle a voulu couvrir d'établissements de commerce, afin d'attirer à Londres l'or et les richesses de tous les peuples. Elle a fait du matérialisme le fondement de sa grandeur et de sa gloire; elle a foulé aux pieds les droits de la justice et de l'équité, et elle s'est dit: *Périsse tout plutôt que je sois gênée dans mes opérations mercantiles!* Mais comme il en fut aux jours qui précédèrent la chute de Rome païenne, ainsi en est-il aujourd'hui pour l'Angleterre: d'énormes richesses se sont accumulées dans les mains d'un petit nombre et une misère sans exemple a pesé et pèse encore sur le peuple. C'est au sein de cette misère que le fénianisme a trouvé les éléments dont il avait besoin pour croître et se propager; c'est au sein de cette misère que les haines se sont créées, et que devenues furieuses, elles débordent aujourd'hui sur l'Angleterre et menacent de la dévorer. Dans l'empire britannique les pauvres sont aux riches dans la même proportion que les esclaves aux citoyens dans la Rome païenne. Généralement parlant, on les traite avec un profond mépris; cependant on les craint; on ne leur donne que par calcul, pour les apaiser, les empêcher de s'irriter et de se révolter; aussi reçoivent-ils sans reconnaissance.

Nous ne voulons pas certes, en tenant ce langage, approuver les fénians dans leurs doctrines ou dans leurs actes; loin de là, nous les condamnons et les réprouvons, car ce n'est pas par les conjurations, les sourdes menées des sociétés secrètes, la révolte, que des chrétiens, et encore moins des catholiques, doivent chercher à faire valoir et à défendre leurs droits. Mais nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que l'Angleterre a elle-même creusé l'abîme qui s'ouvre sous ses pas, et que le fénianisme n'est que le résultat de l'oppression séculaire qu'elle a fait poser sur la malheureuse Irlande. Ajoutons encore qu'elle ne fait que recueillir le triste fruit de sa politique perfide et révolutionnaire.